

Extraits, *Les jours infinis*

C'est l'histoire d'un petit garçon dont la mère est morte à la naissance et qui a été élevé par une grand-mère pleine d'amour et de sortilèges. Il quitte l'Algérie pour aller rejoindre son père immigré en France où une nouvelle vie différente et pleine de péripéties commencera pour lui.

À Marseille, il pleuvait. Nous avons débarqué parmi les premiers passagers. À la gare, nous avons attendu pendant des heures, nous avons attendu sur le quai Oncle Idir et moi. Il n'y avait pas de train pour Paris. Les cheminots étaient en grève.

Nous n'étions pas les seuls. Il y avait beaucoup de gens, entassés au milieu des bagages. Un vent froid soufflait sous la grande verrière où ruisselait la pluie. Je regardais autour de moi, la gare imposante et animée, les quais dont l'extrémité se perdait dans la nuit, les halos de lumière autour des réverbères, et je pensais : je suis ici, voilà. Je suis à Marseille. Je regardais les corps étendus sur le quai, contre les murs, et les gens qui somnolaient assis sur les bancs, enveloppés dans leurs manteaux.

Mes yeux brûlaient, j'avais le vertige. J'entendais le bruit de toutes ces respirations mêlées, un souffle lourd, profond, et je sentais les larmes couler sur mes joues, le long de mon nez sans comprendre pourquoi elles sortaient de mes yeux. La pendule montrait sa face blafarde, sa face de lune, où les heures avançaient si lentement : une heure, deux heures, deux heures et demie. La joue appuyée contre ma valise, je revoyais tout ce qui m'était arrivé, je pensais à tout ce qui allait advenir, comme cela, lentement dans la vie. Toutes ces journées qui avaient précédé le départ, les adieux, les larmes, la voix de Grand-Mère Zina qui racontait mille choses pour ne pas penser à ce qui arrivait. L'arrachement, le trou laissé dans mes souvenirs. J'avais mal au centre de mon corps, là où la mémoire bougeait.

Après ce fut comme si le temps s'était mis à couler à une vitesse accélérée. Le voyage en chemin de fer de Marseille. Puis, à Paris, l'oncle Idir qui dit à un homme : « C'est ton fils. »

Jusque-là, mon père, je ne savais même pas à quoi il ressemblait. Est-ce qu'il était grand, petit, maigre ou fort ? Est-ce qu'il était brun de peau comme moi, de quelle couleur étaient ses yeux ? Un jour, Azzedine m'avait dit que les garçons ressemblent toujours à leur père. Alors je me regardais souvent dans le miroir, pour essayer de le voir dans mon reflet. Je fronçais les sourcils et avec de l'eau je collais mes cheveux en arrière pour ressembler à un homme.

À côté de moi se tenait un homme d'un certain âge. Ses cheveux gris étaient en désordre et je voyais le sommet de son crâne un peu dégarni. Quand il est arrivé à ma hauteur, son regard s'est posé sur moi, si longuement que j'ai dû détourner le mien, et pour qu'il ne me voie pas pleurer, je me suis penché sur ma valise comme si je cherchais quelque chose. Je l'avais oublié, cet homme.

Il était petit, avec une fine moustache noire et des yeux doux et ronds. Je me suis approché de lui pour parler, mais c'est lui qui a dit : « Bienvenue mon fils. » Il m'a serré contre lui bien fort, il a passé sa main dans mes cheveux. Il a dit, en même temps et à voix basse : « Tu as fait un bon voyage ? » Sa voix était enrouée. C'était celle d'un homme troublé par l'émotion.

Mon père, ce jour-là, je le vois tel que je ne peux plus l'oublier. Je vois sa silhouette frêle, un peu voûtée.

Je vois la lumière de son regard, ce matin-là, pour la première fois quand il s'approche tout près de moi qu'il met sa main sur ma nuque, et dit : « Viens, mon fils. » (p. 44-47)

Les jours infinis, Lieusaint, Ed. La Kainfristanaise, 2021, 142 p.

*** **